16

NOTICE

SUR LE DOCTEUR

ERNEST CLOQUET,

MÉDECIN ET CONSEILLER DU SCHAH DE PERSE,
MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MÉDECINE,
OFFICIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, ETC.,

PAR

LE Dr DEQUEVAUVILLER.





PARIS,
IMPRIMERIE DE L. MARTINET,
RUE MIGNON, 2.

1856.

NOTICE

SUR

LE DOCTEUR ERNEST CLOQUET.

Un article daté de Téhéran, 1er novembre 1855, et inséré dans le *Moniteur* du 14 décembre suivant, est venu nous apprendre la mort inattendue de l'un de ceux qui, parmi nos confrères établis au loin, soutenaient avec le plus d'honneur la gloire de la médecine française.

Si, dans son laconisme, cet article laisse encore bien obscures les circonstances de cet événement, le fait, en lui-même, est malheureusement certain. E. Cloquet a laissé de trop vivaces souvenirs dans la mémoire de ses anciens maîtres, de ses condisciples et des nombreux médecins, autrefois ses élèves, qu'il a initiés à l'étude de l'anatomie et à la pratique de l'art opératoire, pour qu'on ne lise pas avec quelque intérêt le résumé de cette vie si bien remplie.

Louis-André-Ernest Cloquet était né à Paris, le 11 octobre 1818; il venait par conséquent d'accomplir sa trente-septième année lorsque la mort l'a frappé. Il était l'aîné des fils d'Hippolyte Cloquet, enlevé lui-même à la science au moment où il allait recueillir le fruit de ses longs travaux.

Il fit, au collége Saint-Louis d'abord, puis au collége de Versailles, des études brillantes, qu'il termina en 1837, en remportant, au concours général, le prix d'honneur de philosophie.

La question proposée était : *Du syllogisme*. Donner à une dissertation sur un tel sujet le développement suffisant sans tomber dans les banalités et les lieux communs, n'était pas chose facile. Aussi E. Cloquet fut-il deux heures sans savoir s'il concourrait. Tout à coup la lumière se fait dans son esprit; il se met à l'œuvre et ne s'arrête qu'au moment où sonne l'heure de lever la séance, écrivant d'un seul trait une dissertation dont le mérite frappa vivement les juges du concours.

Fils et neveu de médecins célèbres, E. Cloquet devait être médecin. Il prit sa première inscription au mois de novembre 1837, et tout en s'appliquant avec ardeur à l'étude des sciences accessoires, plus encore peut-être parce que sa raison lui en démontrait la nécessité, que pour satisfaire aux prescriptions du programme officiel, il commença immédiatement l'étude de l'anatomie dans les salles de dissection, et de la médecine dans les

salles de malades, sous la direction de M. Voillemier, auquel son oncle l'avait confié. N'est-il pas, en effet, d'une haute importance que l'élève en médecine débute en s'occupant de médecine. Il sera nécessairement captivé par le charme des sciences physiques et naturelles; mais s'il les étudie concurremment avec les sciences médicales, il perdra moins facilement de vue que ce qu'il doit surtout apprendre des premières, c'est leur application à la connaissance de l'homme sain et au soulagement de l'homme malade.

E. Cloquet se présenta au concours de l'externat en 1839; sa réception ne pouvait être douteuse. M. Rostan le prit dans son service et fut ainsi son premier maître en médecine. Il était attaché depuis trois mois à peine à la clinique de l'Hôtel-Dieu, que la mort lui ravit son père (mars 1840). M. Hippolyte Cloquet, en mourant, pria son frère de le remplacer auprès d'Ernest, et chargea ce dernier de la tutelle de ses deux jeunes frères. L'un et l'autre accomplirent fidèlement leur mission.

E. Cloquet fut frappé, mais non abattu par ce cruel malheur. Pendant qu'il s'occupait des affaires de sa famille, il n'en continuait pas moins ses études, apprenait auprès de M. Lenoir la médecine opératoire, auprès de M. Longet la physiologie expérimentale, et profitait si bien des leçons de ces maîtres habiles, qu'il devenait bientôt leur ami et leur collaborateur, et était nommé, la même année, l'un des premiers au concours de l'internat (décembre 1840).

Les candidats doivent se préparer à ce concours par de longues et pénibles études; il arrive souvent qu'une fois nommés, ils se reposent et ne tirent pas tout le parti possible de cette position qu'ils ont eu tant de peine à conquérir. Il n'en fut pas ainsi d'E. Cloquet. Le temps qu'il passa dans les hôpitaux fut l'époque de sa vie le plus complétement remplie par le travail.

Il fut attaché pendant les deux premières années au service de M. Jules Cloquet, son oncle. Ernest ne pouvait choisir un meilleur maître; mais la santé du professeur le força plusieurs fois d'interrompre ses leçons, de sorte que le jeune chirurgien se trouva successivement sous les ordres de MM. Hippolyte Larrey, Huguier et Malgaigne, chargés comme agrégés en exercice de suppléer le professeur. Tous trois lui montrèrent la plus grande bienveillance. Les différences tranchées que présentaient l'enseignement et la pratique de ces maîtres divers furent pour Ernest l'objet de méditations profondes. Il était impossible de trouver une meilleure école pour un esprit sagace et réfléchi. Les idées de M. Malgaigne sur les maladies articulaires, sur la fracture de la rotule, sur les hernies, avaient alors toute la

fleur de la nouveauté. Le professeur aimait la controverse, la sollicitait de ses internes, et admettait la plus grande liberté dans la discussion. E. Cloquet en usait avec convenance, mais largement. Bien souvent, après la leçon officielle, commençait, à huis clos, une nouvelle leçon pendant laquelle le chef et les élèves prenaient alternativement la parole. Il faudrait ne pas connaître les internes pour croire que le maître eût facilement raison de ses argumentateurs.

L'occasion d'appliquer les connaissances qu'il avait acquises ne se fit pas attendre. E. Cloquet allait habituellement passer le dimanche à Sèvres auprès de sa mère. Il y était le 8 mai 1842, lorsqu'eut lieu le fatal accident du chemin de fer de la rive gauche. Il courut aussitôt à Meudon, et fut l'un des premiers sur le lieu du sinistre. Mais bientôt arrivèrent de Paris plusieurs chirurgiens ; on était en nombre suffisant pour panser les blessés, il s'agissait de pourvoir à leur logement : E. Cloquet organisa une ambulance au château de Meudon. Pour récompenser les services qu'il avait rendus, le ministre de l'instruction publique lui accorda la remise des frais universitaires. Mais Ernest avait déjà, par son prix d'honneur, conquis la réception gratuite ; le ministre, pour remplacer la faveur qu'il avait voulu lui faire, lui donna le grand ouvrage d'anatomie d'Antomarchi.

Le reste de son internat se passa à la Pitié, dans le service de M. Clément d'abord, puis dans celui de M. Aug. Bérard. L'une des raisons qui avaient déterminé le choix d'E. Cloquet était la proximité de l'amphithéâtre des hôpitaux. Il désirait concourir pour le prosectorat dont une place devenait vacante. Son année fut en grande partie absorbée par ce long travail, qui fut couronné d'un plein succès (9 août 1843).

Malgré le temps considérable qu'il passait, soit dans les salles de malades, soit à l'amphithéâtre, surtout lorsque, devenu prosecteur, il avait un cours officiel à faire et de nombreuses leçons particulières à donner chaque jour, E. Cloquet trouvait encore le loisir de compléter ses études médicales, de recueillir les faits intéressants qu'il lui était donné d'observer et de profiter des liaisons qu'il avait contractées avec ses camarades en pharmacie, pour faire lui-même des préparations difficiles, et acquérir une habileté qui devait lui être un jour d'un si grand secours.

Plusieurs des observations qu'il a faites pendant son internat ont été publiées.

On peut lire dans les *Archives de médecine* (1) un travail de lui très

(1) *Archives générales de médecine*, 1842, 3e série, t. XV.

remarquable sur la psoïtis. Après avoir donné, dans tous ses détails, l'histoire d'un jeune homme de dix-neuf ans, qui vint mourir de cette redoutable affection à l'hôpital des Cliniques, pendant que M. Hipp. Larrey en dirigeait le service, l'auteur, analysant les circonstances de la maladie dont il vient de tracer le tableau, en déduit la nécessité d'ouvrir largement dans la région lombaire, dès que la fluctuation peut être sentie, et adopte ainsi la doctrine de Lamotte et de MM. Dawson et Pneufer ; puis il attaque, en se fondant sur des considérations anatomiques et physiologiques, l'opinion du docteur Kyll de Vessel, qui attribue la psoïte survenue après un accouchement, à la déchirure des fibres du psoas, et prouve enfin qu'on ne peut donner comme symptôme pathognomonique de cette affection la rétraction de la cuisse et l'impossibilité de la porter dans l'extension.

On trouve également, dans les *Bulletins de la Société anatomique*, dont il avait été nommé membre en 1841, une observation très intéressante d'E. Cloquet sur une hydropisie enkystée de l'ovaire (1); des communications : 1° sur un séquestre provenant d'une côte nécrosée, contenu dans un abcès entre la plèvre et la paroi thoracique, et n'ayant donné lieu à aucun symptôme pendant la vie (2); 2° sur une perforation de la cavité cotyloïde produite par une coxalgie (3); 3° sur une tumeur fibro-celluleuse enkystée de la partie inférieure de la cuisse, extirpée par M. Hipp. Larrey, présentant tous les signes des névromes, et dans laquelle il était impossible de découvrir le plus petit filet nerveux (4); 4° sur un prolongement de l'astragale à sa partie postérieure, résultant, soit d'une production osseuse anormale, soit d'un fragment anciennement détaché de l'os et consolidé dans cette nouvelle position, opinion qu'il adopte (5); 5° sur l'autopsie d'un malade opéré par la lithotritie d'abord, puis par la taille sus-pubienne, par M. Aug. Bérard, et mort d'une néphrite purulente (6); et divers rapports dans lesquels on remarque toujours la netteté et la sûreté de jugement qu'il possédait à un si haut degré.

Enfin, pendant l'année 1844, il prépara un mémoire sur l'hématocèle qu'il présenta au concours des prix de l'internat. Il obtint la médaille d'or (décembre 1844).

(1) *Bull. de la Soc. anatom.*, 1841.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*, 1844.
(6) *Ibid.*

Ce mémoire, dont il a fait sa thèse inaugurale (1) en le modifiant et le complétant, est un résumé exact de l'état de la science à cette époque. Il se recommande surtout par l'esprit pratique et la logique sévère dont l'auteur fait preuve en examinant les opinions des différents médecins qui ont traité la même matière, opinions dont quelques-unes, il faut le dire, étaient fort contestables. A. Cooper ne prétendait-il pas que, dans l'hématocèle spontanée, il y avait ordinairement une lésion des viscères, et plus spécialement du foie?

Au milieu de ces graves études, E. Cloquet conservait l'enjouement et la vivacité de son âge. Nul ne travaillait plus sérieusement, mais aussi nul n'était plus gai dans les moments de repos. Loin de se prévaloir de sa supériorité intellectuelle, et d'affecter une retenue magistrale, il mettait la plus franche cordialité dans ses relations avec ses collègues, et, s'il ne contractait des liaisons intimes qu'avec un petit nombre qu'il avait choisis, il était avec tous naturel et prévenant. Prompt à s'emporter, mais aussitôt calmé, il tempérait par une grande bienveillance l'impétuosité de son caractère. Si la finesse de son esprit lui faisait immédiatement découvrir le côté faible de ceux avec lesquels il se trouvait en rapport, sa bonté le portait toujours à l'indulgence, et je ne lui ai jamais connu de haine que pour le mal et l'intrigue. Aussi était-il généralement aimé: par les malades pour l'intérêt qu'il leur témoignait, et les plaisanteries même qu'il savait leur dire à propos; par ses inférieurs pour sa justice et sa bonté; par ses condisciples pour sa gaieté et sa droiture. Je ne rapporterai de lui qu'un seul trait. Les internes, pendant qu'il était à l'hôpital des Cliniques, avaient une vieille servante qui n'était guère recommandable que par son âge, et contre laquelle E. Cloquet s'était bien souvent emporté. Un jour, il trouve son cadavre dans la salle de dépôt de l'amphithéâtre; il va payer au bureau les frais de ses funérailles, ne voulant pas livrer aux mutilations du scalpel la dépouille mortelle d'une femme qui l'avait servi pendant deux ans.

La médaille d'or qu'il avait obtenue lui donnait le droit de passer comme interne deux années de plus dans les hôpitaux. E. Cloquet resta dans le service de M. Aug. Bérard, qui était devenu pour lui un ami; il comptait y terminer son internat lorsqu'une nouvelle carrière s'ouvrit à lui.

Le roi de Perse, privé de son médecin, qui avait brusquement quitté l'Asie, s'adressa au gouvernement français pour le remplacer. E. Cloquet fut proposé et immédiatement accepté par le ministre des affaires étran-

(1) Thèses de Paris, janvier 1846.

gères, M. Guizot. Après avoir reçu, dans une longue conférence, les instructions du ministre qui régla lui-même les conditions du contrat, il partit le 3 février 1846, s'engageant à rester pendant cinq ans auprès de la personne du schah. Les conditions étaient dignes du haut personnage auprès duquel il se rendait, et dignes de la France qui l'envoyait. Les instructions du ministre étaient telles qu'on devait les attendre de la sagesse de M. Guizot : « Ne quittez pas votre habit européen, » avait-il dit à notre confrère, « restez Français dans vos habitudes extérieures aussi » bien que vous le resterez dans le cœur, vous n'en serez que plus consi- » déré ; prenez seulement le bonnet de Persan, qui sert à distinguer le rang » de celui qui le porte. » E. Cloquet suivit fidèlement ces recommandations, et ne fut pas long à en apprécier la justesse.

La route se divise en trois grandes étapes : de Paris à Constantinople, de Constantinople à Trébizonde, et de Trébizonde à Téhéran. Les deux premières n'offrent aucune difficulté ; il n'en est pas de même de la troisième. Le voyage, pénible en toute saison, présente pendant l'hiver et le printemps des dangers sérieux. Il ne peut être entrepris qu'après les grands froids et avant le dégel. Il fallait donc qu'E. Cloquet se tînt prêt à saisir l'époque favorable et l'attendît à Constantinople. Il y fut accueilli avec la plus grande bienveillance par M. de Bourqueney, alors ambassadeur de France, et par le premier ministre du sultan Reschid-Pacha, qui le reçut d'abord comme le neveu de M. Jules Cloquet, dont il avait reçu les soins pendant qu'il était ambassadeur de la Sublime Porte à Paris, mais qui, après l'avoir connu, l'aima pour son mérite personnel, l'entoura de sa protection pendant le séjour qu'il fit à Constantinople, lui donna de précieux renseignements, et aplanit les difficultés de la route qui lui restait à parcourir. En effet, sur trente à trente-cinq journées de marche qui séparent Trébizonde de Téhéran, treize ou quatorze doivent être faites sur le territoire ottoman. E. Cloquet devait trouver à la frontière de la Perse une escorte envoyée par le schah ; mais jusque-là les moyens de transport auraient très bien pu lui manquer. Il s'agissait de traverser des montagnes couvertes de neige, des marais fangeux, des rivières gonflées par le dégel et les pluies du printemps, de suivre des routes détrempées sur lesquelles hommes et chevaux tombaient, roulaient et s'enfonçaient dans la vase. Reschid-Pacha lui fit délivrer deux firmans, dont l'un ordonnait aux gouverneurs des districts par lesquels il devait passer de lui fournir une escorte, et l'autre l'autorisait à prendre la poste turque de Trébizonde à Khoïe.

Parti le 27 mars sur le bateau à vapeur autrichien *le Stamboul*, il

débarqua le 30 à Trébizonde, employa deux jours à faire ses préparatifs, et se mit en route pour Erzeroum, où il arriva le 9 avril sans incident remarquable. Après avoir passé trois jours chez le consul de France, M. Garnier, dont la gracieuse hospitalité était restée gravée dans son cœur, il se remit en marche, et parvint le 14 sur les bords de l'Araxe. Le fleuve était sorti de son lit; il fallait s'assurer qu'il était guéable. Le chef de l'escorte eut recours au moyen suivant, consacré par l'usage. On fait entrer un homme à cheval dans le fleuve et on le lui fait traverser deux fois: s'il est emporté par le courant, il se noie. On attend que les eaux soient baissées, on fait une nouvelle tentative, et l'on recommence ainsi jusqu'à ce que l'expérience ait réussi.

Heureusement pour les hommes de l'escorte et pour notre confrère peu familiarisé avec les mœurs orientales, la première épreuve fut faite avec succès. Il alla coucher le soir à Daghar et se trouva le lendemain matin au pied de l'Alah-Dagh. Cette montagne est pendant dix mois de l'année couverte d'une couche profonde de neige dans laquelle on s'engloutirait infailliblement si le froid ne donnait à la surface une consistance suffisante. Au mois d'avril, on ne peut la franchir qu'avant le lever du soleil. Ce passage fut effectué sans accident en trois heures, et notre voyageur se trouva dans la plaine de Toprath-Kaleh. Toute la journée s'était passée à traverser cet uniforme tapis de neige, lorsque, vers le soir, le soleil se couchant au milieu de nuages dorés, vint empourprer à l'horizon la cime des collines et teindre de reflets rosés la blancheur de leurs mamelons. E. Cloquet s'arrêta quelque temps à contempler cet admirable spectacle et faillit le payer bien cher. La nuit vint tout à coup; la petite troupe se perdit au milieu de marais formés par les affluents débordés de l'Euphrate. A chaque pas les chevaux tombaient dans des trous profonds; les hommes, en voulant les retirer, y tombaient à leur tour; le guide n'osait plus avancer, il demandait en grâce qu'on lui donnât un manteau et qu'on le laissât sur la route. L'officier de l'escorte tira un coup de fusil de détresse; aussitôt les habitants d'une petite ville voisine, Karaklisseb, allumèrent des feux, et grâce à ces signaux, il fut possible d'arriver au gîte.

Le jour suivant il alla gagner le couvent arménien des Trois-Églises, fondé, dit la tradition, par saint Grégoire, y passa la nuit, et après avoir traversé le lendemain la vallée de Bayazid, bornée à l'ouest par le mont Ararat, qu'il eut ainsi tout le loisir de contempler, il se trouva le soir dans un village habité par des adorateurs du diable (*gezides*), secte étrange qui, à ce qu'il paraît, a de nombreux adhérents dans le Kurdistan.

« Voilà bien une péripétie de voyage, écrit E. Cloquet, hier nous étions » dans la maison de Dieu. »

Le 18 avril, il franchit la frontière. Le gouverneur de l'Oradjik, province de la Perse dans laquelle il entrait, le reçut avec les honneurs dus au médecin du roi, lui donna, pour l'escorter, un officier et six hommes, auxquels se joignirent un interprète et un envoyé du roi (mihmandar) expédiés de Téhéran. Le voyage devint alors pour Ernest une ovation continuelle; le jour même, le fils du gouverneur de Karaine vint à sa rencontre avec une troupe de Kurdes pour le féliciter et lui offrir l'hospitalité de la part de son père. A Khoïe, le serdar lui envoya avec ses compliments de grands plateaux de sucre candi, du thé et des agneaux; à Tauris, il fut reçu avec les plus grands honneurs par le prince Bahman-Mirza, frère du schah et gouverneur de l'Azerbaïdjan; le prince le fit asseoir devant lui, ce qui n'est accordé qu'aux ambassadeurs et aux consuls. Il reçut ensuite la visite du gouverneur de la ville et de tous les personnages marquants, parmi lesquels se trouvait l'oncle du roi, Malek-Kassem-Mirza; mais ce qui le toucha le plus, ce fut la démarche d'un prêtre lazariste d'Ourmiah, qui avait fait quinze lieues pour venir souhaiter la bienvenue à son compatriote.

L'envoyé du roi avait apporté à E. Cloquet une lettre de M. le comte de Sartiges, ministre de France, contenant des instructions pour son voyage et l'invitation de se hâter autant que possible. En quittant Tauris, notre confrère laissa en arrière ses domestiques, son escorte et ses bagages, partit avec l'envoyé du roi et l'interprète, et fit à cheval, en quatre jours, les cent vingt-cinq lieues qui le séparaient encore de Téhéran. M. de Sartiges lui fit l'accueil le plus affectueux, le fit loger chez lui, et lui témoigna dès son arrivée une bienveillance qui ne cessa pas un instant pendant tout le temps qu'il resta en Perse. E. Cloquet en gardait une profonde reconnaissance.

Le roi, Dost-Méhémet-Schah, dont la santé était mauvaise, fut très flatté de le voir arriver douze jours plutôt qu'il ne l'attendait. Il comptait sur la science de son nouveau médecin pour trouver la fin de ses maux; son espérance ne fut pas trompée. E. Cloquet réussit à déterminer en peu de temps un changement complet dans l'état de santé du souverain.

Deux mois s'étaient écoulés, que le choléra parut à Téhéran. Peu intense d'abord, l'épidémie acquit bientôt une telle violence, que, sur 120,000 habitants, 12,000 furent enlevés par le fléau. La fille aînée du schah, puis l'une des reines, mère de l'héritier présomptif, furent successivement

atteintes. E. Cloquet eut le bonheur de leur conserver la vie, et, chose rare dans un rang aussi élevé, leur reconnaissance lui fut constante.

Si, par sa position officielle, E. Cloquet était devenu à Téhéran un personnage considérable, ce fut par son mérite comme médecin, par la sagesse de sa conduite et les grâces de son caractère, qu'il acquit l'estime et l'amitié de ceux qui environnaient la personne du prince, et surtout des Européens que la confiance de leur gouvernement envoyait en Perse. Se tenant avec la plus grande réserve en dehors des intrigues de toute nature qui se tramaient autour de lui, prouvant, comme il le dit dans une de ses lettres, « que la plus grande finesse est souvent la franchise et la droiture; » il parvint à écarter quelques obstacles qu'il avait rencontrés d'abord, et sut conserver les rapports les plus agréables avec les ambassadeurs étrangers, en restant toujours fidèle au souverain qu'il avait accepté pour un temps et aux intérêts de la France, qu'il n'oublia jamais.

Tout semblait promettre à E. Cloquet la jouissance paisible de la position qu'il s'était faite. Le schah n'avait que quarante ans; heureux d'être délivré des infirmités qui l'avaient tourmenté si longtemps, il se plaisait à faire honneur à son médecin de sa bonne santé actuelle. En mars 1847, il l'avait nommé commandeur de l'ordre du Lion et du Soleil, et avait fait demander pour lui au gouvernement français, par l'intermédiaire de M. le comte de Sartiges, la croix de la Légion d'honneur, qui lui fut, en effet, accordée le 16 juillet suivant. Notre confrère, de son côté, plein de reconnaissance pour la bienveillance que lui témoignait le souverain, pour cette bonté qui l'avait toujours soutenu et ne s'était jamais démentie, lui était sincèrement attaché. Une catastrophe inattendue vint du même coup lui briser le cœur et compromettre son avenir.

Le 20 août 1848, le schah est atteint au bras droit d'un érysipèle accompagné de désordres viscéraux. Les accidents s'amendent, et le 31, il peut supporter les fatigues d'une grande réception officielle; mais, dès le lendemain, le mal reparaît avec une nouvelle intensité, et le 4 septembre, le prince est à l'agonie.

La mort d'un souverain, même en Europe, est souvent l'origine ou le prétexte de troubles politiques. Les conséquences en sont bien autrement graves dans les pays à demi civilisés de l'Orient; trop souvent la mort du prince est le signal du pillage. Des circonstances spéciales augmentaient encore à Téhéran la gravité du danger. Deux factions rivales, l'une ayant à sa tête le premier ministre, l'autre se groupant autour de la tribu royale, deux races ennemies, la race turque et la race persane, étaient en présence

et attendaient, ceux-ci avec impatience, ceux-là avec anxiété, le moment d'en venir aux mains. Des bandes de pillards s'organisaient et se préparaient à profiter de la licence que leur promettait une guerre civile. Le roi se mourait dans une maison de campagne située à quelques lieues de Téhéran; le premier ministre était également hors de la ville; l'héritier présomptif était à Tauris, à l'extrémité du royaume. Telle était la terreur générale, qu'il n'était resté autour du schah que quatre enfants, un vieux barbier, son intendant et E. Cloquet. Tels étaient dans le palais le trouble et le désordre, qu'on n'avait même pas attendu le dernier soupir du moribond pour enlever les meubles de la chambre qu'il occupait et jusqu'aux bracelets de pierreries qu'il portait.

On savait au dehors que le schah était malade, mais on ignorait encore la gravité de son état, et il était de la plus grande importance, pour sauver la famille royale et préserver du pillage le palais, et peut-être la ville, de donner aux autorités le temps de prendre les mesures nécessaires. Il est décidé qu'on cachera la mort du schah jusqu'au lendemain. Le médecin laisse apporter le dîner royal, dit à tous ceux qui se présentent que le malade va mieux, et reste seul auprès de lui. A neuf heures du soir, le prince expire. E. Cloquet se retire alors dans une chambre voisine, se fait donner une couverture dans laquelle il s'enveloppe, et s'endort en faisant, écrivit-il à son oncle, ce simple raisonnement : « Je suis tout seul; s'il y a des gens qui ont intérêt » à se débarrasser de moi, je ne puis opposer aucune résistance, autant vaut » dormir. » Lorsqu'il se réveille, le jour a paru; il pense alors que son devoir est accompli, sort à pied du palais, disant qu'il va chercher un médicament, et parvient chez M. le comte de Sartiges, auquel il avait écrit la veille pour lui faire ses derniers adieux.

Son traité se trouvait violemment rompu. Au moment où le prince héréditaire était parti pour son gouvernement, E. Cloquet avait placé auprès de sa personne un jeune médecin anglais que de nombreuses intrigues tendaient à maintenir auprès du nouveau souverain; notre confrère désirait revenir en France. « Mais, disait-il, je suivrai aveuglément les instructions » de M. de Sartiges; je dois sacrifier mes desseins et mes intérêts aux intérêts de mon pays. » Il resta; le schah se rappela ses anciens services et le réintégra dans ses fonctions.

A compter de cette époque, la position d'E. Cloquet grandit chaque jour. Le schah Nasser-Eddin-Mirza-Velehat, n'avait que dix-sept ans lorsque Ernest était arrivé en Perse; il lui avait vu sauver du choléra sa mère et sa sœur, et lui avait, à cette époque, témoigné sa reconnaissance personnelle

en lui envoyant son portrait enrichi de diamants. Il l'avait toujours depuis honoré de son amitié, l'avait prié de lui donner des leçons de français, et était parvenu à écrire et à parler notre langue. Dans une pièce authentique, il le nomme son fidèle serviteur, conseiller intime de sa Sublime Porte. Tout l'entourage du roi, se conformant à l'exemple du maître, professait la plus grande considération pour notre confrère ; une brillante clientèle occupait le temps que lui laissaient ses devoirs officiels. E. Cloquet profita de la position exceptionnelle dans laquelle il se trouvait pour servir la France ; il pouvait être d'autant plus utile, que notre gouvernement avait rappelé son ministre et ne l'avait pas remplacé. Depuis le commencement du siècle, la France poursuivait la conclusion d'un traité avec la Perse; ce traité vient d'être signé il y a quelques mois, et la croix d'officier de la Légion d'honneur, que S. M. l'Empereur lui accorda au mois d'avril 1853, sur la proposition de M. Drouyn de l'Huys, ministre des affaires étrangères, est un témoignage irrécusable des services qu'il a rendus.

Quelques nombreuses que fussent les occupations qui absorbaient sa vie, E. Cloquet n'avait pas pour cela rompu avec la science. Chaque année, le schah va passer à la campagne le temps des grandes chaleurs; Ernest l'accompagnait nécessairement et consacrait à l'étude les loisirs que lui faisaient cette vie nouvelle.

Il avait été nommé, peu de temps après son départ, membre correspondant de l'Académie de médecine; il justifia l'honneur qui lui avait été fait en envoyant, dès la première année de son séjour en Perse, la description du traitement employé contre le choléra dans ce pays (1), et en exposant l'année suivante la route qu'il avait suivie à travers l'Asie. Une nouvelle épidémie parut en 1853. E. Cloquet en compara la marche avec celle de la première, et en fit le sujet de deux nouvelles communications (2); les déductions qu'il tire de ce rapprochement sont d'autant plus importantes, qu'elles ont été sanctionnées par l'événement. En 1846, le choléra, parti des bords de l'Indus, envahit immédiatement tout le plateau nord-est de la Perse, arrive à Téhéran, y enlève 12,000 habitants sur 120,000, et de là s'étend dans trois directions différentes : au sud sur Ispahan, à l'ouest sur Bagdad, au nord-ouest sur Tauris d'abord, où la mortalité atteint le chiffre de 120 par jour, puis jusqu'à la frontière, qu'il franchit, en 1847, sur deux points, et arrive à Tiflis, en Géorgie, et à Bakou, en Russie. E. Cloquet prévoit l'arrivée prochaine du choléra en Europe;

(1) *Bull. Acad. impér. de médec.*, 13 octobre 1846.
(2) *Ibid.*, 20 avril et 27 septembre 1853.

en effet, deux ans après, le fléau vient décimer Paris. Dans la seconde épidémie, le choléra est arrivé par une route opposée. Il s'est déclaré à Bassorah en 1851, a remonté le cours du Tigre jusqu'à Bagdad, en traversant le Kurdistan, a envahi la Perse, en 1852, par l'Azerbaïdjan, a ravagé Tauris, s'est porté de là sur les bords de la mer Caspienne, et, descendant au sud, est arrivé à Casbin d'abord, puis à Téhéran en mai 1853. « D'après cet itinéraire, dit E. Cloquet, il n'est pas probable que cette fois » le choléra se porte du côté de l'Europe; il y a tout lieu d'espérer qu'après » avoir levé son impôt sur la Perse, l'épidémie se jettera sur l'Inde, sa » patrie. » En effet, de Téhéran le fléau se porte au sud sur Koum, Kachan et Hérat, et au sud-est sur le Khorassan; il reste en Asie, et nous sommes préservés. Cette épidémie était plus meurtrière que la première : Téhéran perdit de 15,000 à 16,000 habitants.

Le choléra reparaît encore dans cette ville en 1854 et en 1855; E. Cloquet continue à observer sa marche et à rechercher la cause de ces retours périodiques. Lorsque la mort l'a surpris, il préparait pour l'Académie un travail sur cette intéressante question, et avait peut-être découvert l'une des causes de ces apparitions si fréquentes. « Il n'est pas douteux pour » moi, écrit-il à son oncle le 10 septembre 1855, que les recrudescences de » cette maladie, qui tend à devenir endémique, ne tiennent au mode d'in- » humation des personnes décédées dans les épidémies antérieures. Les » cimetières sont, dans mon opinion, des foyers d'où émanent les miasmes » cholériques, qui sembleraient conserver dans le sein de la terre une sorte » de vitalité; j'ai, à cet égard, des faits très concluants. »

Il paraît avoir encore envoyé à l'Académie, en 1848, un paquet qui ne lui est pas parvenu, contenant une notice sur deux substances inconnues en France, et des échantillons de ces produits : l'une est le *Ganderoum*, analogue au caoutchouc, ayant les mêmes propriétés physiques, et provenant comme lui du suc épaissi d'une plante, probablement aussi une euphorbiacée, qui croît dans la province d'Ispahan; l'autre est une racine provenant de Tartarie, nommée en Perse *Samboul-Djebali*, qui a été employée à Moscou contre le choléra.

Il a fait sur la nature des végétaux indigènes, et en particulier des plantes fourragères, des observations intéressantes. Selon lui, la flore de Téhéran est absolument celle du midi de la France; pour trouver du nouveau, il faut aller vers Hérat ou Ispahan; cependant il décrit quelques espèces remarquables de cucurbitacées inconnues dans notre pays.

Il a recueilli un certain nombre de documents sur le climat de la

Perse, remarquable par les oppositions que présentent l'hiver et l'été. Je vois dans sa correspondance qu'en 1848 il est tombé trente-huit fois de la neige à Téhéran, que la terre en est restée couverte pendant cinquante jours, et que le 30 mai, dans sa chambre, en plein nord, et par conséquent à l'ombre, le thermomètre marquait 30° centigrades.

Le climat, du reste, paraît avoir une influence très favorable sur la cicatrisation des plaies ; un enfant sur lequel il avait pratiqué la taille périnéale se promenait le quatrième jour et était entièrement guéri le neuvième.

Il a écrit, pour la Société orientale dont il était membre, une notice sur le lac d'Ourmiah, et un autre travail sur les plaines et lacs salés de la Perse. Les faits observés par notre confrère présentent tant d'intérêt, qu'on me permettra d'en dire quelques mots. A dix-huit lieues sud de Téhéran, commence une vaste plaine qui s'étend jusque vers la frontière de l'Inde, et dont le sol, formé d'un sable jaune fauve, paraît être le fond d'un bassin desséché ; dur et compacte pendant l'été, il est si mouvant pendant les pluies du printemps, que, dans beaucoup de points, le cavalier qui s'y aventure disparaît, lui et son cheval : jamais les hommes ainsi engloutis n'ont pu être retrouvés. Le sol est partout imprégné de sel et de nitre qui viennent cristalliser à la surface. Si l'on creuse à quelques centimètres, on trouve de l'eau saumâtre ; tous les cours d'eau qui traversent cette immense plaine sont salés, quelques-uns au point que les animaux même refusent d'en boire. Les habitants du pays pensent généralement que ce désert était autrefois une mer, qui disparut le jour de la naissance de Mahomet. E. Cloquet regarde cette opinion comme parfaitement admissible quant au fait de la disparition, puisqu'il y a dix-neuf ans, le lac salé d'Ourmiah, dans l'Azerbaïdjan, disparut complétement pendant vingt-quatre heures ; il pense seulement que cet événement a dû se passer antérieurement à l'époque d'Alexandre. Il croit, d'après l'inspection des lieux, qu'il y avait, dans cette région, une vaste mer communiquant avec la mer Caspienne ; que l'apparition de la chaîne de l'Elbourg a scindé les deux bassins, et que la partie méridionale, ne recevant que de faibles cours d'eau, s'est graduellement retirée et a fini par être remplacée par deux lacs, l'un le lac de Sahvah, qui disparut vers le VIIe siècle, l'autre le lac de Seïssan, qui subsiste encore.

Enfin sa correspondance signale deux faits très intéressants pour l'histoire. Il existe en Perse une tribu nomade qui porte le nom de Zerghier (orfèvres), dont les membres parlent entre eux une langue que personne autre ne comprend dans le pays. Or, cette langue contient une foule de

mots grecs, en particulier la plupart des noms de nombre. Les Zerghier ont sur leur origine une tradition qui les fait venir de Syrie à une époque qu'ils ne peuvent déterminer. Voici maintenant le second fait. Au nord de Cachemire et de Caboul, au sud de Balkh, entre l'Afghanistan et l'empire chinois, se trouve un pays de montagnes, le Kiaféristan, habité par un peuple guerrier idolâtre qui parle une langue inconnue dans le reste du pays. « Des voyageurs qui se sont approchés de cette région, dit E. Cloquet, et entre autres M. Ferrier, officier français au service de la Perse, » pensent que cette langue est du grec corrompu ; ces gens du Kiaféristan ont conservé la tradition de leur origine, et se disent descendre » d'Alexandre. »

Les renseignements incomplets que nous avons sur les travaux auxquels s'est livré en Perse E. Cloquet font vivement désirer de les connaître dans leur entier ; espérons que, grâce à la sollicitude de M. le ministre de France à Téhéran, il nous sera donné un jour de les posséder.

Le roi et la reine mère, en raison même des services d'E. Cloquet, et de l'affection qu'ils lui portaient, désiraient le fixer auprès de leurs personnes par des liens plus puissants que les engagements d'un contrat temporaire ; ils voulaient lui faire contracter une alliance honorable, mais la religion de notre confrère restreignait le choix à un très petit nombre de familles. Cependant, avec de si puissants protecteurs, E. Cloquet ne pouvait manquer de réussir. Au mois de juillet 1855, il épousa l'héritière de la première famille chrétienne de la Perse, fille d'un ancien général deux fois gouverneur de province, et dont les frères occupent de hautes positions dans l'État.

Arrivé à une grande fortune, allié à l'une des premières familles du royaume, entouré de la plus haute considération, E. Cloquet n'en désirait que plus vivement revoir son pays. Il comptait faire, cette année peut-être, un voyage en France, et présenter à sa famille la nouvelle parente qu'il lui avait donnée, lorsque la mort la plus inattendue, un empoisonnement inexplicable, est venue subitement le frapper.

Tous ceux qui l'ont connu s'associeront certainement au deuil de ses parents, mais à tous il restera cette consolation, c'est qu'il était impossible d'en faire plus en si peu de temps.